

Le philosophe n'est pas un professeur de bonheur

Author : Eric Delassus

Categories : [Art & Société](#)

Date : 25 juin 2019

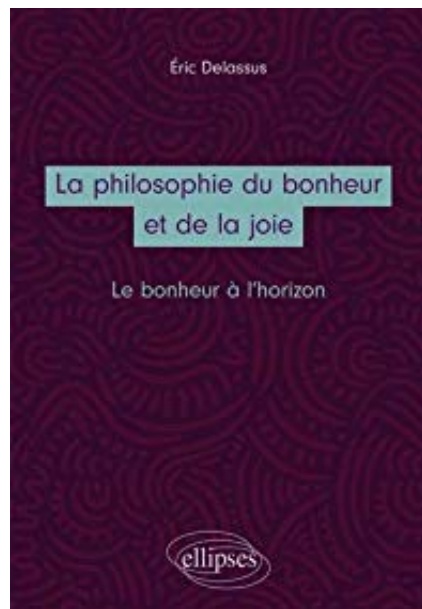
BONNES FEUILLES : Nous publions avec l'autorisation de son auteur et de son éditeur un extrait du dernier ouvrage d'[Eric Delassus](#), *[Philosophie du bonheur et de la joie](#)*, qui vient de paraître chez Ellipses. Loin des marchands de bonheur qui font aujourd'hui florès, le philosophe spinoziste assume un postulat moins agréable : le bonheur est une chose rare et difficile à atteindre.



Docteur en philosophie, [Eric Delassus](#) est professeur agrégé de philosophie au lycée Marguerite de Navarre à Bourges. Auteur de nombreux ouvrages, il vient de publier *[Philosophie du bonheur et de la joie](#)* chez Ellipses et anime le site internet de philosophie <http://cogitations.free.fr>. Suivre sur Twitter : [@EDelass](#)

Que le lecteur ne s'attende pas à trouver ici un manuel de bonheur. Sans soutenir, pour le moment, que le bonheur est impossible ou inaccessible, il semble raisonnable de considérer, au tout début de ces réflexions, que le bonheur comme « tout ce qui est beau est difficile autant que rare [1] ».

Lire aussi : [Le bonheur à hauteur d'homme](#) (Robert Misrahi)



L'auteur de ces lignes n'a donc pas la prétention de posséder le secret du bonheur, si tant est qu'un tel secret existe. Être philosophe ne signifie pas s'ériger en maître à penser, se poser en donneur de leçons ou en fabricant de recettes de vie. Trop nombreux sont ceux qui aujourd'hui se prétendent investis du droit de donner des conseils et de juger les conduites des hommes, voire de les condamner sans appel, alors qu'il est fort probable que dans leur vie quotidienne, bien que se prétendant philosophes, ils ne sont pas plus heureux ni vertueux que n'importe lequel d'entre nous.

Si la philosophie peut nous permettre de supporter l'existence et nous consoler parfois, ses vertus en la matière ne dépassent pas «celle d'un carré de chocolat ou d'un bon vieux film de Frank Capra [2]», comme le soulignait avec humour dans l'une de ses dernières interviews le regretté Ruwen Ogien. Personnellement, je dirai la même chose d'un verre de bon whisky ou de vin de Sancerre. Certains diront que c'est faire peu de cas de la philosophie que de procéder à de telles comparaisons, je leur répondrai qu'ils font, quant à eux, peu de cas des vertus du chocolat, des films de Frank Capra, du whisky ou du vin de Sancerre. Seul, peut-être, un philosophe comme Spinoza est parvenu à un tel degré de puissance dans la pensée qu'il a pu faire que ses idées produisent en lui des affects susceptibles de le faire accéder à une pleine et entière joie d'exister. Cela dit, Spinoza n'idéalise pas pour autant les vertus de la philosophie. Il reconnaît que les causes externes qui produisent nos affects sous leurs formes passionnelles, c'est-à-dire qui suscitent en nous des sentiments, des émotions, des passions et des désirs qui ne sont pas l'expression de notre seule puissance d'exister, sont plus puissantes que la raison qui, lorsqu'elle guide l'homme, lui permet de vivre et d'agir «selon la seule nécessité de sa nature», autrement dit, en plein accord avec lui-même :

Mais la puissance de l'homme est extrêmement limitée, et infiniment surpassée par la puissance des causes extérieures ; et par suite nous n'avons pas le pouvoir absolu

d'adapter à notre usage les choses qui sont en dehors de nous [3].

Il serait donc présomptueux de prétendre que l'on peut donner des leçons de bonheur parce que l'on est philosophe, ou que l'on tente de l'être. Être vraiment philosophe n'est-ce pas d'ailleurs sans cesse tenter de l'être ?

Lire aussi : [«La philosophie m'a montré que vérité et bonheur pouvaient aller ensemble»](#)
(André Comte-Sponville)

Aussi, n'aurai-je pas l'outrecuidance de me poser en professeur de bonheur, moi qui peste souvent contre la fortune, ou contre un Dieu auquel je ne crois d'ailleurs pas, lorsque je suis victime du moindre petit tracas de la vie quotidienne. Être philosophe, ce n'est pas avoir réponse à tout. La philosophie est avant tout l'art de poser des problèmes, c'est-à-dire de révéler les paradoxes qui se dissimulent derrière ce qui apparaît comme des évidences incontestables. Or, le bonheur, avant d'être une réalité, est d'abord un problème dans la mesure où, s'il est ce que nous désirons tous, il est également ce dont le contenu et le sens nous échappent le plus souvent. Chacun en a déjà fait l'expérience, nous croyons que nous allons enfin être heureux lorsque nous aurons atteint tel ou tel objectif – être reçu à l'agrégation, créer son entreprise, trouver un travail ou accéder enfin à la retraite -, mais une fois parvenu au but, nous nous apercevons que la satisfaction est de courte durée et que la félicité à laquelle nous aspirions n'est toujours pas au rendez-vous. Pour paraphraser Saint-Augustin [4], il en va, en un certain sens, du bonheur comme du temps, si l'on ne me demande rien, je sais ce que c'est, ou je crois le savoir, mais dès que l'on me pose la question de sa définition, je ne sais plus que dire ou je ne puis énoncer que des banalités au contenu aussi pauvre qu'imprécis.

Pour aller plus loin : [Eric Delassus, *Philosophie du bonheur et de la joie*, éd. Ellipses, 2019.](#)

[1] Spinoza, «Œuvres III», *Éthique*, Cinquième partie, scolie de la proposition XLII, traduction de Charles Appuhn, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 341.

[2] Ruwen Ogien, «Ni la maladie ni les souffrances physiques n'ont de justification morale», propos recueillis par Cédric Enjalbert, *Philosophie Magazine*, N° 106, février 2017.

[3] Spinoza, *Éthique*, Quatrième partie, Chapitre XXXII, *Op. cit.*, p. 477.

[4] «Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.», Saint Augustin, *Confessions*, XI, 14, Traduction de J. Trabucco, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.